

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

Les fêtes du XVI<sup>e</sup> Centenaire du martyre de la Légion  
Thébéenne / Ch. Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 326-335

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Les fêtes du XVI<sup>e</sup> Centenaire du martyre de la Légion Thébéenne

C'est le seize centième anniversaire du jour solennel et à jamais fameux, dans les annales de la foi, où saint Maurice et ses six mille soldats, se refusant à renier Jésus, furent massacrés sur l'ordre de Maximien, le démon de la cruauté.

Pour remémorer tant d'héroïsme, tant de bravoure, une si belle confession de la foi catholique, il fallait des fêtes qui fussent à la fois religieuses, civiles et militaires. Il fallait que les splendeurs du triomphe rappelaient les splendeurs du martyre. Elles l'ont fait. Le Valais, toujours catholique dans son patriotisme, ne sépare point l'autorité et les classes. Il entend que la vie publique se poursuive sous le regard de Dieu, et que ses magistrats soient au premier rang dans les cérémonies religieuses.

Les fêtes ont commencé dimanche déjà, mais ce jour était plutôt une fête de famille, la fête de la vieille abbaye et de la vieille cité d'Agaune qui changea son nom contre celui de Saint-Maurice, au lendemain du massacre.

La ville est superbement décorée. Pas une maison n'est restée sans verdure, pas une fenêtre sans drapeau. La belle rue ! La foi éclate en toutes choses. Il émane du sol, il tombe du ciel une sensation d'allégresse divine qui augmente dans nos cœurs le désir de bien vivre.

Un poète a dit :

Vivre, c'est chaque jour s'armer de la prière,  
Puiser aux pieds du Christ la force et la lumière  
Et s'élançer, vaillant, dans la sainte carrière  
Que son divin amour nous voulut bien ouvrir...  
Vivre, c'est féconder la grâce en nous semée,  
S'enrôler librement dans l'héroïque armée  
Où la foi sert de casque et l'amour de framée.  
Vivre, c'est se dompter, c'est lutter et souffrir.

C'est Mgr Bourgeois, prévôt du Grand-St-Bernard, qui a pontifié dimanche. Au chœur, on remarquait Mgr Béguinot, évêque de Nîmes, Mgr Déruaz, évêque de Lausanne et Genève, Mgr Paccolat, évêque de Bethléem, et un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques. Dans la nef, les autorités de la ville, la population entière et déjà des pèlerins. Le cœur est ému d'un si beau spectacle de prière. A l'Evangile, Mgr Esseiva, protonotaire apostolique, monte en chaire. Ce que fut son sermon ? Superbe, et superbe non point seulement d'éloquence, de diction, de souffle, mais superbe de sève qui, tombée sur la foule immense et recueillie, sera, à nul doute, une nouvelle éclosion de foi profonde et ferme. Ses paroles sont allées au cœur. Je crois, parce que c'est ma mère qui me l'a dit, et c'est Dieu qui l'a dit à ma mère, et ma mère c'est l'Eglise. Ce sont là des paroles inoubliables qui reposent et consolent, et, fils du siècle où l'on doute, je demande à Dieu la grâce de ne point m'éloigner de ce giron maternel.

Le soir, la ville est coquètement illuminée. Tout le monde est joyeux au milieu de tous ces feux aux

mille couleurs et de tous ces cœurs qui l'acclament. Dans la rue, je rencontre Mgr Deruaz au bras de Mgr Paccolat, et je suis ému aux larmes, à la vue de ces deux vénérables vieillards, amis de solide roche, qui se réjouissent tous deux du bonheur et de la joie populaire. La foule les suit respectueusement ; elle semble leur dire :

— Vos enfants veulent vous escorter parce qu'ils vous aiment comme on aime un père ! C'est beau c'est touchant !

Un cortège aux flambeaux traverse la ville ; puis on se rend autour de l'abbaye. Devant le perron, un concert est donné par la musique de Saint-Maurice, fréquemment applaudie par le public, d'heure en heure plus nombreux. De magnifiques feux de bengale, et des feux d'artifices jettent leurs notes gaies et charmantes.

M. le chanoine Coquoz, au nom de l'abbaye, remercie en termes heureux la population de St-Maurice. Il fait ressortir l'éclat des fêtes, remarquer que le vieux monastère et la vieille ville sent nés le même jour, ont pleuré ensemble et se réjouissent de même. Puisse cette union entre deux soeurs, la Cité et l'Eglise, être toujours aussi profonde, aussi affectueuse.

Et la musique joue, et les feux qui se renouvellent nombreux, se terminent par une magnifique croix, treflée qui met en délire la foule.

Il est minuit. C'est déjà demain qui commence. Les pages de ce premier jour de fête, où l'amour, la reconnaissance, le souvenir et la piété ont ruisselé plus encore

que les notes de musique, les feux et le parfum de l'encens, seront des pages où l'histoire enregistrera, pour l'admiration des siècles, la foi du peuple valaisan adorant son Dieu, honorant le saint patron dont le sang fut pour le pays de la semence de chrétiens.

L'on s'attendait à une grande manifestation ; il y a des foules. On est descendu des montagnes. Du Simplon au Léman, les Valaisans sont à Saint-Maurice.

Beaucoup de monde déjà à cinq heures du matin. Beaucoup ont passé la nuit en prière à Notre Dame du Scex, à l'église de l'Abbaye, quelques-uns même sur la terre humide de Vérolliez, le champ des martyrs. Les cloches sonnent à toute volée, carillonnent des cantiques populaires que les enfants fredonnent avec leur mère. Dans les églises, on communie sans interruption ; chacun profite de cette heure matinale pour prier, près, tout près des reliques exposées. Plus tard, ce sera la foule, la grande foule, et comment approcher ?

A huit heures, on ne circule plus dans les rues qu'avec difficulté, les trains ordinaires sont bondés. Tout le Bas-Valais est là ou va arriver avec la procession de Monthey. Le clergé de l'Abbaye précédé de la croix, se rend en corps, la recevoir à l'entrée de la ville, sous l'arc de triomphe. Que d'hommes ! Et on défile longuement, longuement, en rangs serrés, par cinq, voire par dix. Tout près de moi, deux prêtres français regardent ce spectacle ; ils ont des larmes au coin de l'œil ; je devine leurs pensées et leur chagrin : La France officielle qui séquestre son Dieu.

Vers les neuf heures et demie, arrivent les trains du

Centre et du Haut-Valais. Mon Dieu, que de monde, que de monde ! Mgr Abbet, évêque de Sion, le bureau du Grand Conseil, le Conseil d'Etat, la Cour d'Appel, les préfets, les Tribunaux, les délégations des communes, les Etudiants Suisses, les cercles, les collèges, personne ne manque. La Compagnie du Jura-Simplon n'a pas même eu assez de matériel pour transporter tous les pèlerins, et un grand nombre ont dû rester chez eux. Ils se rattraperont l'année prochaine, il faut l'espérer.

Au bas de la gare, sous un arc de triomphe encore, le clergé reçoit les pèlerins et on se rend à l'église.

En ce moment, impossible de circuler dans la Grande Rue. Quel beau spectacle, tout de même, que celui de tant d'efforts humains pour se grouper, se rassembler en un petit coin de terre, si petit par rapport au vaste monde, en vue de prier et d'honorer les grands martyrs de la foi ! — Ah ! reprenons donc vaillance, gens d'indifférence et de mollesse. Si le monde est laid et méchant, c'est qu'on regarde trop à terre, dans la boue. Levons le front, jetons les yeux sur ce magnifique pèlerinage de St-Maurice, nous y verrons la foi des anciens jours, le crucifix incrusté dans les cœurs.

Une petite cloche argentine et claire, avertit gentiment les pèlerins du départ de la procession. Chacun se rend dans son groupe, attendant, grave et recueilli, le défilé pour y prendre place. Ce sont les enfants, les filles du voile, les orphelines, les chanteurs, la fanfare de la ville, les gendarmes. Mais voici qu'au moment où le clergé va sortir de l'église, j'entends une

musique qui vous emporte ; je regarde par-dessus ces milliers de têtes et je distingue de tout jeunes gens accompagnés de quelques prêtres. Je crois un instant à un collège, tant ce petit monde est bien mis, a l'air éveillé, bonne physionomie : c'est l'œuvre de Bethléem à Immensée.

Le clergé apparaît sur le portail de l'église : capucins, prêtres en surplis, en camail, puis les religieux, les saintes reliques, un Garde-Suisse, et Nosseigneurs les évêques, tous en mitre et en crosse.

Suivent les Autorités, les délégations, les sociétés, et des Etudiants Suisses avec leurs trois drapeaux. La section de Sion s'était déjà reconstituée pour assister à ce pèlerinage et ses membres étaient au complet. Félicitons la jeunesse de s'être montrée ce qu'elle est : catholique et brave. Puis la foule, la masse d'hommes et de femmes sur six rangs, très profonds, très serrés. Tout cela s'avance lentement comme quelque chose d'immense et de lourd qui a quelque peine à se mouvoir. Des militaires ferment la procession.

Le ciel semble verni à neuf, et le soleil avec de superbes rayons, qui paraissent n'avoir jamais servi, dore les ornements sacerdotaux, les châsses, les uniformes, les drapeaux qui floteut gaîment dans l'air bleu.

On se rend à Vérolliez. Rien, mais rien ne peut donner l'idée de cette longue marche au milieu des prairies entre les deux chaînes de montagnes — la même route que suivirent saint Maurice et ses compagnons pour aller au martyre. On entend successivement la prière, le chant et la musique. Oh ! combien délicieuses

les marches des braves enfants d'Immensée ! jamais je n'oublierai ce rythme entraînant et religieux ; je me figure avoir autour de moi des soldats de la victoire, et je suis étourdi, comme grisé par ces airs qui, mêlés aux chants, montent de la terre au ciel.

A Vérollez, la messe est dite sur le champ même qui connut la férocité de Maximien et l'héroïsme des Thébéens, sous le grand soleil ! L'autel a pour ornement les feuilles des arbres, pour voûte le ciel bleu. C'est Mgr Abbet qui pontifie. Les chœurs sont superbes ; plus de cent voix, sous la direction de M. Sidler, exécutent avec perfection une messe de Schweitzer ; on dirait qu'ils ont eu des mois d'exercices, et ils se rencontrent pour la première fois. En bas, dans la plaine, on prie. Encore une fois, le spectacle est beau. En 302, ils étaient six mille pour le martyr ; en 1902, ils sont quinze mille pour fêter le triomphe des élus. Et tout le monde est de la même famille : c'étaient les pères, ce sont les fils.

Mgr Béguinot, évêque de Nîmes, monte en chaire. On le disait éloquent, il est plus que cela. C'est peut être Bossuet qui parle. Il relate en terme nouveau le fait du martyr de saint Maurice, puis tire de ce fait, de ce martyr, les conséquences. La croix pastorale sur la poitrine, il ponctue l'air de gestes solides : c'est un soldat, un soldat de Dieu, comme le chef de la glorieuse Légion dont il fait le panégyrique. On l'entend de partout, tant sa voix est puissante et sonore ; mais la plume, pas plus que la bouche, ne saurait redire ce beau langage, rendre cette puissance d'évocation ; le

cœur garde tout pour en faire son profit et chercher à devenir meilleur. Le discours d'ailleurs m'a été promis, *Les Echos* y reviendront donc et longuement. Cependant qu'on me permette un petit mot. Mgr Béguinot, dans sa modestie, s'est défendu de faire de la critique historique. Il en a fait, et de la bonne ; et les journalistes, en grands bavards qu'ils sont, le disent ; tant pis, il faut les supporter.

La messe se termine par la bénédiction des quatre évêques et la procession se remet en marche pour le retour. J'admire Mgr Deruaz, qui refuse la voiture et veut refaire cette longue route à pieds, pourtant un calvaire à qui ne voit pas. Quelle vaillance sous ces apparences frêles ! Très pâle, très droit, très mince, l'évêque de Lausanne frappe par sa ressemblance avec Léon XIII. Une bonté attendrie, timide, s'épanouit sur ses lèvres. Vraiment son visage attire et retient l'attention pendant que le cortège se reforme dans le même ordre que pour l'aller.

Je ne veux point quitter ce champ sacré sans adresser une nouvelle prière à saint Maurice, sans rendre hommage aux religieuses qui ont si bien paré les lieux pour la circonstance. Et que s'annonce ce que voudra demain à l'horizon ! que les épreuves arrivent ! Une aube de foi profonde et sûre s'est affirmée aujourd'hui. Saint Maurice et ses braves ont renouvelé leur martyre. Le Valais entier, par ses magistrats, ses pères et mères de famille, a renouvelé son serment ; catholique hier, catholique aujourd'hui il le restera jusqu'à la consommation des siècles.

Il est près de deux heures quand on est de retour. J'aperçois Mgr Ecœur; je veux le rejoindre. Impossible. Il est perdu dans la foule; on lui doit beaucoup pour l'organisation de ce pèlerinage, et il faut le dire pour être juste — comme il faut dire aussi le dévouement de MM. les Commissaires; l'organisation a été parfaite sous tous les rapports.

Les fêtes s'achèvent en musique. Les enfants d'Immensée, oubliant les fatigues de leur marche, viennent donner un concert, d'abord à l'Abbaye où ils reçoivent les félicitations de tous les hôtes, puis sur la place du Parvis où s'étaient amassé un public nombreux qui applaudissaient avec enthousiasme ces petits musiciens déjà si grands par leur talent. M. Sidler lui-même, pourtant difficile et délicat, disait ouvertement qu'il n'y avait rien à reprendre dans les exécutions de l'harmonie d'Immensée.

Tout est terminé. La population de Saint-Maurice gardera un bon souvenir des fêtes du XVI<sup>e</sup> centenaire où magistrats et bergers des montagnes se coudoyaient pour rendre hommage aux Martyres thébéens. D'ailleurs pas une voix discordante ne s'est fait entendre, et tout le monde a soigneusement enserré les drapeaux avec la conviction qu'ils vont servir à nouveau l'année prochaine. Le pèlerinage national, réuni avec celui de la Savoie, a été, en effet, annoncé pour 1903. Il sera le bienvenu.

Je suis rentré chez moi en jetant un dernier coup d'œil sur la ville et l'église où se dirent tant de prières,

et un grand enthousiasme me flambe au cœur. Ce ne serait point la peine d'avoir vu tout cela pour ne pas prendre la résolution de mieux faire et d'être meilleur chrétien.

Ch. SAINT-MAURICE.